

Les amours imaginaires

«Le spectateur est une cire vierge»

Interviewé : Xavier Dolan, réalisateur des «Amours imaginaires» :



De g. à d. : Xavier Dolan, Monia Chokri et Niels Schneider – PHOTO OLIVIER ROLLER

Il bâille. Il est 11 heures, il s'excuse : *«C'est encore tôt.»* Il déclame Racine sans se tromper, il agite beaucoup ses pieds. Xavier Dolan est bouclé dans les bureaux de MK2 à Paris pour quelques jours d'entretiens enchaînés.

Votre cinéma utilise un certain nombre de procédés rhétoriques assez marqués. Cela signifie-t-il que vos personnages «se font un film» ?

Oui. On croit parfois que c'est en hommage à des cinéastes et à des films que je n'ai jamais vus. Mais ces procédés ont une fonction esthétique, pas esthétisante. Par exemple, les ralentis. Dans *J'ai tué ma mère*, ils rappellent la solitude des personnages, donnent à leur quotidien trivial le côté élégant, fluide, qui leur manque. Dans *les Amants imaginaires*, le ralenti a une tout autre signification. C'est ce sentiment, quand on est en amour, de léviter, d'être déconnecté de l'environnement. Quand j'étais vraiment amoureux, il m'arrivait de ralentir mon corps et je marchais presque au ralenti dans la rue. C'est un état anormal, on vit autrement, c'est ça que je voulais montrer. Les amours sont imaginaires à partir du moment où apparaît le lapin blanc dans les bois et jusqu'à ce que Francis et Marie se battent dans la forêt. C'est une parenthèse onirique. Tout pourrait être dans leur tête. Les gestes de Nicolas, les contacts aléatoires, tout est interprété et déformé à travers la lunette magnifiante du cœur malade. On est dans la peau de personnages qui tordent la réalité à leur convenance, à leur satisfaction, à partir d'un amour superficiel. Il n'y a pas de profondeur. C'est la raison pour laquelle Nicolas ne peut pas être un personnage émouvant : il n'existe pas, c'est un prototype, un cyborg.

Les Amours... est le deuxième volet d'une trilogie. Vous incarniez jusqu'ici le héros, mais ce ne sera pas le cas dans votre prochain film, Laurence Anyways...

C'est une trilogie de l'amour impossible. L'amour filial et adolescent, l'amour jeune, puis l'amour adulte. Quand j'écrivais *J'ai tué ma mère*, je n'avais pas l'intention de me mettre en scène. Mais, de façon égoïste, ça a été une manière de m'assurer de l'interprétation de Hubert, qui était un rôle collé à ma vie, le rôle de ma vie, si l'on veut. Je n'ai pas vécu les amours à trois des *Amours imaginaires*, mais j'ai vécu ces fragments d'un discours amoureux, donc c'est encore autofictif. *Laurence Anyways*, en revanche, est une allégorie sur la différence, sur un homme qui révèle à sa fiancée qu'il va bientôt devenir une femme et qui lui demande de l'accompagner dans ce changement. Et comme je n'ai pas 30 ans, que je ne suis pas transsexuel, on peut dire que le récit de leur amour est fictif. Cela dit, c'est mon discours sur la différence, telle que je la vis.

Le personnage de Marie, c'est encore vous ?

J'ai écrit les dialogues, Monia Chokri a composé le personnage. C'est un peu Judy Davis dans *Maris et Femmes* de Woody Allen. Ces personnages névrosés et secs sont attachants, alors que les gens doux, gentils, victimes, sont plutôt énervants. Mon personnage est une victime manipulatrice, mais une victime tout de même.

Peut-on dire que vos films sont des comédies ?

Les Amours imaginaires n'est pas une comédie, c'est un drame avec des instants comiques. *J'ai tué ma mère* est particulièrement violent. Il y a de l'humour, bien sûr, parce que dans la vie il y a de l'humour, mais ce n'est pas une comédie classique. Je n'ai pas envie d'un cinéma monocorde, monotone, monochrome, mono... J'ai envie de dichotomie parce que c'est la richesse. Je n'ironise pas, et je ne me moque pas de mes personnages. Je leur fais assez confiance pour être drôles par eux-mêmes. D'habitude, quand on veut appuyer un gag, on fait ça (*il se lève et mime un gros plan sur notre visage avec ses doigts*) et c'est drôle, c'est : drôle-drôle-drôle. Je crois que ce n'est pas la peine. Dans les scènes où je les trouve les plus drôles, les personnages sont filmés à l'épaule, en plan à deux.

La littérature, dites-vous, vous inspire plus que le cinéma. Quels sont vos auteurs de prédilection ?

Barthes, Duras, Cocteau, Musset, tous les cœurs brisés. Racine, aussi. Quand Andromaque vient voir Hermione pour la supplier de protéger son enfant, de l'aider à fuir et que celle-ci répond : «*Je conçois vos douleurs...*» Il y a des gens plus sensibles que d'autres qui pleurent en lisant Racine parce qu'ils voudraient pouvoir exprimer leur douleur comme ça. C'est la même chose, le même discours, il n'y a eu aucun progrès, aucune évolution de Racine à Musset, à Barthes... Comme ils sont sincères et qu'ils écrivent avec leur cœur, leur écriture est toujours empirique et ils ont toujours raison. Le progrès est nucléaire, médical, statistique, mais le progrès n'est pas humain.

Pourtant, Racine ou Barthes ne soulèvent plus l'enthousiasme des gens de 20 ans. On a l'impression que les sentiments eux-mêmes ont changé...

Si Racine n'est plus compris, c'est à cause de la langue. Ou alors peut-être que les gens ne comprennent plus ce qu'ils vivent. Nos priorités ne sont plus les mêmes mais l'amour, c'est toujours la même chose. C'est ce que je voulais montrer en passant de Dalida à Wagner, de Sting à France Gall, de la robe vintage au courriel, du SMS à la lettre cachetée à la cire. Manifestement, on gambade d'époque en époque et rien ne change.

Deux films en deux ans, vous avez 21 ans. Quel rapport avez-vous au temps ?

J'ai l'impression que *J'ai tué ma mère*, c'était il y a dix ans. Ce sera bientôt le cas pour *les Amours imaginaires*. A partir du jour de sortie du film, je suis déjà blasé. Les spectateurs sont comme des cires vierges quand ils le voient, mais moi j'en ai déjà marre parce que j'ai vu le film soixante fois. Je l'ai écrit, joué, réalisé, monté, je l'ai démonté, remonté, jusqu'à 4 heures du matin en dormant deux heures, je n'ai pas mangé, j'ai le teint verdâtre. Puis vient la répétition technique, le moment où l'on vérifie le film avant de le projeter aux journalistes. Il n'y a rien de pire au monde que ce moment-là. Le film est abject, innommable, c'est d'une médiocrité incommensurable. Tout est mauvais. Personne n'aimera le film.

*

Cache pileface, le 29/09/10 du contenu de la page :
<http://next.liberation.fr/cinema/01012292973-le-spectateur-est-une-cire-vierge>
A consulter pour une version dans sa forme intégrale et actuelle.

.../... Suite

Critique | 29 septembre 2010

Nouvelle (mini) vague

Par **ERIC LORET**

Trio . «Les Amours imaginaires», second film séducteur du jeune Québécois Xavier Dolan.



mk2

Xavier Dolan est vivant, ce qui n'est pas donné à tout le monde. Un peu violent aussi, du genre à fouailler le spectateur au niveau du cœur, le lui arracher et le remplacer par le sien. Lui coudre sa peau, ses muscles, lui greffer son cerveau. Le forcer à voir le monde en Dolan. Pas étonnant donc qu'on adore ou qu'on déteste son cinéma. Le corps que Dolan nous prête est rêvé, narcissique et conscient de l'être, souffrant à plaisir et ricanant de se voir pleurer, s'administrant tour à tour baffes et caresses. Torturé comme la jeunesse, oserait-on dire si l'on ne craignait le bémol. Le Québécois a réalisé son premier film, *J'ai tué ma mère*, à 18 ans. Pour celui-ci, il avait 20 ans.

Pokémon. *Les Amours imaginaires* est un film alarmé et drôle, dont l'intrigue est réduite à peu de choses, à une occupation connue de tous les amoureux : l'interprétation des signes. Francis (Xavier Dolan) et Marie (Monia Chokri) sont les meilleurs amis du monde. Débarque alors Nicolas (Niels Schneider), beau blond fatigant qui cite Koltès comme d'autres les Pokémon. Francis et Marie tombent amoureux de cet obscur objet de désir qui ne leur demande rien. Les deux post-ados se mettent à guetter tous les indices d'un possible intérêt de sa part, deviennent barjo comme chacun de nous l'a été. La machine à délirer fonctionne à plein : pourquoi m'a-t-il frôlé la joue ? Est-ce qu'il m'a vraiment frôlé la joue ? Un peu, beaucoup, pas du tout ? S'il n'appelle pas, c'est bon ou mauvais signe ? L'excellent est que le film ne blablate pas sur ces détours du cœur et de l'esprit : il les montre par les seuls moyens du cinéma, physiquement.

Et, comme le discours amoureux est éternel, Dolan, en bon barthésien, s'amuse aussi à égrener ses clichés (ainsi de la séquence où Nicolas apparaît sous une pluie de guimauves), à ajouter à la douleur du désir incompris la rage de se voir changé en caniche énamouré.

«**Rupture**». Enfin, nettement moins comique, *les Amours imaginaires* rendent compte de ce que «*l'amour ne cesse pas de préparer sa propre disparition, de mimer sa rupture*», comme l'écrit Deleuze dans *Proust et les signes*. A la fois parce que le désir ne vit que de l'anticipation de sa propre mort, se représente toujours déjà après la fin, et parce qu'interpréter les signes de l'autre nous conduit aussi à concevoir tous les mondes dont il nous exclut, et donc mène à la jalousie. *Les Amours imaginaires*, c'est un peu *Un amour de Swann plongé dans le Red Bull - vodka*.

*

Cache pileface, le 29/09/10 du contenu de la page :
<http://next.liberation.fr/cinema/01012292972-nouvelle-mini-vague>
A consulter pour une version dans sa forme intégrale et actuelle.

